

## 5. SOUFFRANCES DE PENSER ET D'ÉCRIRE

S'il est un sentiment éprouvé dans la construction d'un texte de savoir, c'est l'angoisse : angoisse à écrire ; angoisse à construire ; angoisse à réussir, à être capable de ; angoisse à penser.

L'accompagnement clinique se spécifie de travailler cette angoisse, pour qu'elle n'empêche pas les gestes d'aboutir.

C'est tout un pan important du travail d'accompagnement : accueillir l'angoisse, la nommer et lui permettre de se transformer.

### Angoisses nécessaires

Lorsque nous sommes liés à un espace quelconque de formation, l'impératif de réussir est donné de l'extérieur, et ce depuis l'enfance. Échouer est ce qui angoisse, le moi est mis en danger ; la peur de l'épreuve est omniprésente. Une peur peut cacher une angoisse. Peur nécessaire devant le danger, angoisse en surplus. Se détacher de cette emprise est presque insurmontable. Il y a ceux qui s'y conforment, ceux qui jouent avec la défaite, ceux qui semblent n'en être pas affectés... Se libérer de la peur d'échouer ne peut se faire que dans un contexte où échouer est accueilli, où échouer est une étape permettant de recommencer. On a voulu enlever la dose d'angoisse inhérente à la déstabilisation liée à l'apprendre, ce n'est pas possible, ici comme ailleurs.

Quand on accompagne, que cela veut-il dire ?

L'angoisse est présente face à des mises en danger létales, elle l'est parfois aussi quand on doit prendre un train ou écrire une page. Il s'agit donc d'accompagner un étudiant dans son angoisse et lui permettre de faire avec elle. Mon accompagnement n'empêche pas l'angoisse de surgir, il l'autorise et la guide. Je cherche évidemment à ne pas en rajouter. L'angoisse s'apaise lorsque nous nous engageons ensemble. Elle peut passer quand nous sommes au moins deux. Il s'agit de lever la barrière de l'angoisse qui empêche d'oser : la peur du saut en parachute (Perec, 1990) comme métaphore du risque de se lancer.

Le pire est celui qui reste au bord : je ne peux le pousser, je ne peux sauter à sa place. Je me bagarre alors pour qu'il entre, j'exige, je contrains, trouve les astuces pour que « ça » vienne. Ici l'accompagnement montre ses limites, face à ce qui de l'angoisse vient empêcher, tétaniser, dans la hantise d'un premier jet, d'un brouillon sans forme. Il me faut à chaque fois chercher avec cet étudiant, le surprendre. Ne pas lâcher. Exiger. Je me trouve cependant paralysée, lorsque aucun texte ne m'est donné, lorsque tout est retenu en vue du texte parfait. Le temps passe, l'absence de texte m'empêche de travailler. L'angoisse augmente, jusqu'à ce que la machine se mette en route, qu'on accepte de me livrer ce dont on a honte.

Il faut inventer à chaque fois le processus qui permet de calmer l'angoisse. Il n'y a de chemin que particulier : travailler par fragments ; accumuler les textes imparfaits ; s'en tenir à la chronologie du sommaire... Dans la fabrication du texte, l'angoisse est là. Rassurer sert juste à tisser ce lien de confiance sur lequel un autre peut s'appuyer.

Trop rassurer augmente l'angoisse. Donc accueillir, et reprendre.

Dans l'accompagnement des mémoires et des thèses, l'angoisse est liée à la pensée et à l'écriture.

Il y a une souffrance à penser, à construire sa pensée, à l'écrire et à la transmettre, et aussi à se conformer à ce que l'institution attend. Je me bats régulièrement contre un « surmoi universitaire » qui parfois empêche d'écrire et de se risquer. Comment aider à transformer cette souffrance ? C'est l'une des contraintes de l'accompagnement clinique : permettre que l'angoisse se transforme en forces pour construire.

Une alternative peut ici s'esquisser : l'angoisse se réduirait-elle plutôt en trouvant les outils adéquats ou plutôt en étant accueillie ? Autrement formulé : sont-ce les techniques transmises qui rassurent ? Est-ce l'accompagnement de l'angoisse et de ses multiples brouillons qui sécurise ? Lors la rédaction de l'ouvrage avec Alain André (2012), où nous avons abordé la construction du texte et de la pensée, nous avons éprouvé être à ce propos sur deux positions sensiblement différentes. Moi, évidemment, penchant davantage vers un travail de la relation et de l'accueil ; lui davantage vers un travail à partir des outils du texte et de la pensée.

C'est sous l'influence de la thérapeutique que je travaillerais donc ici encore, privilégiant certes les outils pour penser, mais également l'accueil de l'angoisse, la réassurance, les mots qui balisent et rendent la difficulté acceptable. Mes interventions viseraient davantage « le rapport à » que l'apport de l'outil adéquat.

Une telle dichotomie est certainement un leurre. Je m'en suis rendu compte.

Creusons ma manière d'agir et reposons-nous la question : comment l'angoisse s'estompe-telle dans l'accompagnement des thèses et des mémoires ? Je répondrai : au fur et à mesure que le texte prend forme, que les pages se déroulent, que le style se trouve. Alors ne fais-je qu'accueillir l'angoisse, comme je viens de l'affirmer ? Non, je travaille le texte pour construire une pensée. Je me centre, à travers le travail du texte, par exemple sur l'adresse au lecteur, sur les implicites, sur la structuration, sur les voix diverses à faire entendre et la façon dont elles interviennent dans l'écriture. Je favorise le bricolage pour penser ; transmets les gestes préalables à toute écriture, comme nous les avons nommés avec Alain dans notre ouvrage. Les premiers textes me servent à réaliser ce travail pour qu'ensuite l'étudiant trouve son style. J'interdis par exemple de retravailler dans un premier temps les textes ébauchés auxquels j'ai apporté des modifications, avant que l'ensemble ne soit écrit.

La souffrance de penser s'allie aussi à la souffrance pour penser sans des grilles et des statistiques ; penser pour construire des sens possibles à ce qui a été découvert sur le travail de terrain. Puis, lorsque le style a été trouvé, la pensée peut se déployer, et à un moment donné cela s'enclenche et

se poursuit jusqu'au bout. Avec des failles, parfois trop de redites, parfois avec trop de temps pris pour dérouler.

L'écriture entraîne cependant à un certain moment la pensée, la mise en lien et l'élaboration. Je fais donc également place à la technique, à la reprise, à la réécriture, je pousse à ne pas se contenter du premier jet. Cela n'est cependant pas ma première entrée. Une telle constatation me paraît parfois relever davantage de mon incompetence que d'une position assurée.

Avec Alain nous avons cependant vu que, malgré notre posture de départ divergente, lui avec l'importance mise sur les outils de construction du texte et moi sur l'accueil de la difficulté, nous arrivions peut-être à un résultat qui n'était pas loin d'être le même : la production d'un texte impliqué. D'un côté comme de l'autre, nous tenons en fait les deux : l'accueil de l'angoisse et le travail sur les outils, même si la priorité n'est pas la même. En nous gardant d'une part de faire croire, comme certains étudiants l'espèrent, que l'outil leur épargnera le doute angoissant et la déstabilisation. En nous gardant d'autre part de n'accueillir que l'angoisse sans donner d'autres outils que le recours à un travail intérieur.

Le travail avec la souffrance est celui du clinicien.

Dans l'accompagnement des mémoires et des thèses, cette dimension n'en est pas absente, même si elle ne se conjugue pas de la même manière que dans la thérapeutique. Travailler l'angoisse dans ce processus de construction du texte rejoint pourtant tout accompagnement de l'angoisse, tel que l'exige la vie d'humain. Il prend place dans ce travail qui nous est réservé de l'aube au crépuscule de la vie.

C'est notre humaine condition.

L'erreur serait de vouloir éradiquer l'angoisse, que l'humain n'ait pas à la connaître. Les remèdes pour cela seraient plus dramatiques que de l'éprouver. Aider à la reconnaître et à la traverser, aider à ce qu'elle lâche : c'est ce chemin que dans différents lieux nous cherchons, chacun à notre manière.

Au départ, il y a donc l'angoisse. Et cette question à résoudre : « Qu'est-ce qui permet de tenir, de ne pas lâcher, de ne pas se détourner de ce qui la cause, de ne pas zapper, de ne pas fuir ? » Accompagner, c'est peut-être tout simplement empêcher qu'on fuie l'angoisse présente. C'est ce que nous devrions d'ailleurs apprendre aux enfants : ne pas fuir l'angoisse, l'accepter pour la transformer. Et ne pas céder devant un espace social qui met en avant seulement la performance, la gloire de la réussite, avec l'illusion d'un moi fort, et l'humiliation de nos faiblesses.